

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 27

Artikel: La dama et lo dzudzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189864>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

arracher; c'est cet être qui, à la moindre indisposition, exige que sa femme ne s'éloigne pas d'une semelle, qu'elle reste là au pied du lit de monsieur, qui crie à chaque instant à la tisane, aux cataplasmes et autres émollients; c'est cet être, dis-je, qu'on appelle le roi de la création!

Miséricorde!!

Ah! certes, si quelqu'un a choisi le beau côté de la vie, c'est bien l'homme.

Comment se conduit un mari, au temps où nous vivons? voyons un peu l'emploi de ses journées. Il est également partout, aux affaires, dans la rue, sur la place publique, au café, à la brasserie, au cercle, excepté dans notre intérieur. Le soir même, il ne peut s'empêcher de désertier le logis. Il semble que la maison va lui tomber dessus; elle lui fait l'effet d'une prison, d'où il cherche constamment à s'évader.

Le mariage lui-même n'interrompt que pour une très courte durée ce genre d'existence. Pendant les premiers mois, le nouveau marié est l'être le plus casanier que l'on puisse rêver; il adore son *home*, son cher et doux nid. Il s'y terre comme un lapin dans un trou et n'en sort que pour aller au travail. Si un ami le rencontre et lui marque sa surprise de le voir trop rarement, il répond: « C'est fini maintenant! Je suis marié! Je ne sors plus le soir! » Il ne parle plus que de son ménage, de sa maison, de son intérieur....

Puis, un beau soir, voilà que notre homme ressent tout à coup les symptômes d'une douloureuse nostalgie, de la nostalgie du bruit, du mouvement, de la liberté, de la distraction, du cigare, de la pipe, de la tasse, du tapis vert, du laisser-aller et de l'abandon, en somme, de la vie extérieure. « Je n'ai pas pu mettre la main sur un tel, dit-il à sa jeune femme, il faut absolument que je le voie ce soir, pour terminer une affaire importante. »

La jeune femme comprend, mais se tait.

Et dès lors, ce mari modèle de quelques semaines reprend de plus belle ses chères habitudes, et croit être encore très aimable envers sa femme en voulant bien rentrer chez lui à l'heure des repas.

Voilà l'homme d'aujourd'hui!

Ne feriez-vous pas mieux, messieurs, après les affaires, après le travail et les tracasseries du jour, de vous redonner un peu à vos femmes, à vos enfants qui vous aiment, dans cette atmosphère reposante et salubre de la famille?... Mais non, vous trouveriez cela trop fade, trop monotone, n'est-ce pas, chers maris?

Cela dit, monsieur le rédacteur, je vous prie d'agréer les civilités d'une de celles pour lesquelles vous avez toujours fait preuve de tant d'amabilité.

F. S.

La dama et lo dzudzo.

La dama à monsu étai crouie. Le ne gardavè jamé 'na serveinta mé de dou iadzo quieinzè dzo, justo lo teimps de lài bailli son condzi. Lo pourro monsu, qu'étai la pàta dào bon Dieu, n'étai pas adé à noce non plie, kà n'ousavè pas lài cresenâ, et coumeint l'étai la pernetta que portavè lè tsaussès, lo pourro

diablio étai d'obedzi de derè: amein! à tot cein que passavè pè la teta à sa sorcière de fenna.

On dzo que clia bougressa étai ein bizebille avoué sa serveinta, la serveinta se rebiffâ tant bin que cliaò duè fémallès ein vegniront à se vouegni et à se grafogni, se bin que la dama portâ pleinte tsi lo dzudzo de pé. Ma fâi, coumeint lo dzudzo la cognessâ po être onna metcheinta brequa et molèjà po se serveintès, la reçut pas tant bin et la remaofâ on bocon, que la dama ein fut furieusa, et que la teta lài canfaravè dào tant que l'étai ein colère. Assebin, l'arâi faillu l'ourè quand le reveint à l'hotò, coumeint diabe le teimpétavè après cé pourro dzudzo que le traitavè de vilhio sindzo, que la serveinta qu'avâi tot cein oïu n'eut rein de pe pressâ de l'allâ vito redipettâ ao dzudzo.

Tot parâi, lò dzudzo dut fère on enquête rappoo à la pleinte de la dama, et se trovâ que la serveinta avâi ti lè too, que lo dzudzo fut d'obedzi de la condanâ.

La dama, tota foula de dzouïo, quand l'out cein, étai prâo po châtâ ao cou dào dzudzo, kâ l'étiont quie ein comparuchon à son bureau, et le lài fe, quand la serveinta fut lavi:

— Eh! monsu lo dzudzo, vo remacho mliè iadzo dào servico que vo m'âi fé ein condaneint clia miserabilia serveinta, et séyi su que vo z'ein sé bon grâ.

— Oh! repond lo dzudzo, qu'avâi adé onna deint contrè la dama, rappoo âi z'einsurtès que la serveinta lài avâi redzapettâ, n'ia pas fauta de tant mè remachâ, kâ n'é fé què mon devâi, et pi d'ailleu, cein ne va te pas cein derè qu'on vilhio sindzo reindè on servico à 'na vilhie guenon!

La dama, rodze qu'on pavot, eimpognè lo péclliet et tracè frou sein derè: à la revoyance! tandi que lo dzudzo, conteint de s'être reveindzi, rizâi dein sa barba, ein se peinsèint: Te l'as, ora, vilhie toutou, ton vilhio sindzo!

LA QUITTANCE DE LOYER.

III

— Mademoiselle, dit Edmond, après avoir jeté un coup d'œil rapide autour de lui, je viens de la part de ma tante...

— Je sais, monsieur, fit Mlle Rose un peu troublée. C'est, en effet, le huit, aujourd'hui... Vous venez m'apporter ma quittance?...

— Oui, mademoiselle... Je vous la présente trop tôt, peut-être? poursuivit Edmond, qui ne prévoyait que trop la réponse de la jeune fille.

— Mon Dieu, monsieur, reprit Mlle Rose, en torturant ses jolis doigts avec une sorte de crispation nerveuse qui traduisait son embarras, si vous vouliez être assez aimable pour revenir ce soir?... ou pour laisser la quittance chez la concierge? s'empressa-t-elle d'ajouter, comme si elle eût craint qu'Edmond ne vit dans sa première proposition une avance déplacée.

— Mademoiselle, je ferai comme il vous plaira, répondit Edmond avec affabilité... Ma tante est toute disposée à vous accorder du temps...

Et il pensa:

— Oh! mon Dieu! si elle m'entendait!...

Ils étaient tous les deux debout au milieu de la chambre; la porte était close; Edmond roulait sa feuille de papier, et la jeune fille torturait toujours ses jolis doigts roses, en baissant timidement les yeux.